

Romans ou chroniques?

Marie Laberge, *Gabrielle*, Montréal, Boréal, 2000, 616 p., 29,95 \$.

Maryse Rouy, *Mary l'Irlandaise*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 376 p., 24,95 \$.

Denis-F. Doyon, *Sale temps pour être jeune!*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 332 p., 25,95

André Brochu

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2001). Compte rendu de [Romans ou chroniques? / Marie Laberge, *Gabrielle*, Montréal, Boréal, 2000, 616 p., 29,95 \$. / Maryse Rouy, *Mary l'Irlandaise*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 376 p., 24,95 \$. / Denis-F. Doyon, *Sale temps pour être jeune!*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 332 p., 25,95]. *Lettres québécoises*, (103), 18–19.

Marie Laberge, *Gabrielle*, Montréal, Boréal, 2000, 616 p., 29,95 \$.

Maryse Rouy, *Mary l'Irlandaise*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 376 p., 24,95 \$.

Denis-F. Doyon, *Sale temps pour être jeune !*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 332 p., 25,95 \$.

Romans ou chroniques ?

Les années quatre-vingt ont connu une remarquable floraison de chroniques romanesques, et l'on dirait que cette tendance est toujours vivante aujourd'hui, même si elle renoue avec les formes plus canoniques du roman.

ROMAN
André Brochu

LE PREMIER TOME DE LA GÉNÉREUSE TRILOGIE de Marie Laberge, intitulée *Le goût du bonheur*, combine de façon intéressante le souci ininterrompu du détail quotidien, la temporalité lente, propres à la chronique, et l'articulation du matériau romanesque autour d'une figure centrale, telle que la tradition l'a toujours promue.

Un bonheur sous la Crise

J'avoue sans ambages mon admiration pour le vaste projet romanesque de Marie Laberge, à qui d'aucuns reprochent — mais sans se préoccuper de juger des résultats — d'écrire trop et trop vite. Certes, on peut regretter que l'écriture, dans *Gabrielle*, ne soit pas le lieu d'un travail, que le style ne fasse pas l'objet d'une recherche particulière comme c'est le cas,

par exemple, chez Anne Hébert. La raison en est que les ambitions de l'auteure la portent ailleurs, dans la création d'un univers humain foisonnant et rigoureux, et le souci de cette représentation de la vie individuelle, familiale et sociale exige la parfaite transparence du texte. Marie Laberge, romancière, est aux antipodes du roman poétique. Elle est proche, en revanche, de l'auteure pour le théâtre qu'elle est aussi, et pour qui tout doit se manifester en mots, en gestes, en actions. Le style sans fioritures de *Gabrielle*, c'est le style d'une action qui, à chaque ligne de cet ouvrage de 600 grandes pages, avance, propulse le lecteur dans une histoire qui est celle d'êtres humains très attachants et convaincants, certes, mais aussi, l'histoire de toute une époque.

La Crise. Les années trente. Un Québec aux prises avec le chômage, la misère, bientôt la guerre ; avec les diktats d'une Église qui ne comprend rien aux femmes et qui orchestre le sinistre méfait des obligations et des interdits. Gabrielle, femme belle, élégante, d'une grande noblesse d'esprit, se bat pour défendre son bonheur, ce qui fait d'elle une exception dans une époque vouée au devoir. Heureusement secondée par un homme qu'elle a épousé par amour et qui lui rend l'affection et le goût très vif qu'elle a pour lui, elle mène une vie conjugale et familiale hors du commun, par l'intensité et la lucidité qui les traversent. Gabrielle mérite pleinement l'amour et la fidélité de son mari, l'affection de ses enfants, et s'il est souvent vrai que les gens heureux n'ont pas d'histoire, ce n'est pourtant pas le cas de notre personnage puisqu'elle est capable de vibrer à tout ce qui peut porter atteinte à son bonheur. Et c'est là que les tensions, les drames s'introduisent dans sa vie et, par les menaces qui pèsent sur elle, ou encore sur les êtres qu'elle chérit, cette femme forte et vulnérable attire la sympathie du lecteur. Vers la fin toutefois, Gabrielle, en tant que personnage, s'éclipse devant sa fille, Adélaïde, et elle disparaît un peu facilement du décor, à la faveur d'un accident de voiture. La logique de la chronique reprend alors ses droits par

rapport à celle, plus dense, du roman, ce qui ne va pas sans frustration pour le lecteur.

L'auteure évite de nombreux pièges, comme la dénonciation sans nuances du clergé et de la société des années trente, le réquisitoire féministe à outrance devant la situation, inconcevable aujourd'hui, faite à la femme, et elle peint avec beaucoup de précision, sur tous les plans, mais sans aucune lourdeur, une époque dont de larges pans ont sombré dans l'oubli. Elle décrit de grandes et véritables passions, « légitimes » comme celle de Gabrielle et d'Edward son mari, impossibles comme celle de Nic, le meilleur ami d'Edward, qui respecte Gabrielle au point de ne jamais lui avouer l'amour qui le consume, ou « illégitimes » comme celle d'Adélaïde, la fille aînée de Gabrielle, qui s'éprend de Ted, un jeune Juif marié et père de famille. Ces passions sont conçues avec une sorte de grandeur et une beauté qui magnifient les personnages et qui donnent tout son poids à cette notion de bonheur qui est au centre de la démarche romanesque de Marie Laberge. Le bonheur, au Québec : n'est-ce pas un sujet bien *neuf*, quand on y pense, et la fresque que peint l'auteure ne renouvelle-t-elle pas en profondeur notre compréhension du passé, dans l'ensemble de ses composantes humaines et sociales ?

L'immigrante et le patriote

Connue et appréciée pour ses romans sur le Moyen Âge, Maryse Rouy nous donne, cette fois, un roman québécois dont l'héroïne est une toute jeune immigrante irlandaise. Curieusement, Québec et l'île d'Orléans y tiennent une place assez comparable à celle que leur fait *Gabrielle*, mais l'action se déroule un siècle plus tôt, au cours des années qui mènent à la Rébellion de 1837. Servante dans une famille irlandaise aisée venue s'établir à Québec, puis d'un médecin de Berthier, Mary s'éprend d'un jeune émule des coureurs des bois, mais c'est le frère de ce dernier, d'un tempérament plus rassis, qui souhaite l'épouser, et il semble devoir arriver à ses fins après la mort de son cadet, tué pendant les combats des patriotes contre les régiments anglais. On le voit, l'histoire est documentée et le roman recrée une époque, tout comme le fait *Gabrielle*. Maryse Rouy excelle dans le roman historique, et il s'agit bien de roman et non de chronique malgré l'abondance des détails de la vie quotidienne, à cause de la continuité narrative et de l'habileté du récit. En effet, plutôt que le défilé brut des événements auquel on assiste chez Marie Laberge, une fine mise en place des éléments de l'intrigue, qui recourt par exemple à de discrets retours en arrière, donne une lumière particulière, faite d'enchaînements et de fondus, de tout un montage délicat, au récit des faits et gestes des personnages.



Marie Laberge



Il y a donc ici une écriture, simple mais non dépourvue de complexité, qui signale un véritable travail et rend la lecture fort agréable. Les quatre cents pages, ou presque, n'engendrent aucun ennui. Toutefois, le lecteur reste sur son appétit car, malgré les apprêts du texte, l'héroïne reste passablement abstraite et on ne s'identifie pas à elle. Certes, on lui trouve bien des qualités, de la gentillesse, de la bravoure tranquille dans la misère, mais tout se passe comme si l'auteure maintenait à son égard une constante distance, et c'est cette distance même qui s'installe entre Mary et le lecteur. Mary a une existence sociale, historique, documentaire, non une consistance humaine. On s'intéresse à tout ce petit monde qui est le sien, avec parfois le sentiment de lire quelque chose comme « la vie quotidienne sous Daniel O'Connell et Louis-Joseph Papineau », mais l'émotion ne passe pas. Peut-être l'auteure, Maryse la Française, craint-elle de projeter trop d'elle-même dans Mary l'Irlandaise ?

Quoi qu'il en soit, le roman est beau et se lit bien, et il témoigne en outre d'une étonnante capacité de l'auteure à recréer, de façon vivante et fouillée, une époque et une société. Maryse Rouy a peut-être raté partiellement son Irlandaise, mais elle a bien réussi son Bas-Canada, et il est intéressant de le découvrir à travers des mentalités, des regards qui sont en partie ceux des nouveaux venus anglophones.

Parade sauvage, rue Bertin

La ville de Québec, décidément, n'a pas fini d'inspirer les écrivains, et même les auteurs de chroniques. Car c'est une chronique, bien comparable à celles de Yolande Villeneuve (*La vie en prose*) ou de Francine Noël

(*Maryse, Myriam première*) que rédige, à bride abattue, Denis-F. Doyon dans *Sale temps pour être jeune !* Un grand livre, à mon sens, malgré la modestie de l'auteur (ou à cause d'elle) et grâce à un talent de narration et d'écriture remarquable.

Le narrateur rappelle les mois passés dans une maison de pension dont le propriétaire, complice, est un ancien *boubou-macoute* et les locataires, des spécimens divers de la jeunesse désargentée, « les jeunes créateurs arrogants et les ambitieux *drop outs* de l'arrière-pays » (p. 321). L'auteur semble s'être largement

inspiré de sa propre expérience, mais les personnages qu'il dessine et fait vivre sous nos yeux ont une consistance remarquable et composent un micromilieu fascinant. Tout ce que les bonnes gens reprochent à la jeunesse non conformiste — liberté de vie, d'action, de rêve surtout, mépris du « système », vie qui frôle tous les dangers —, on le retrouve dans la faune de la maison de la rue Bertin, avec, en plus, ce qui échappe aux regards des contempteurs : une générosité, une disponibilité à l'existence, une cordialité qui assurent constamment le triomphe de l'amitié.

Et ces valeurs humaines très concrètes et conquérantes sont servies par un style proprement magnifique, une verve du tonnerre qui sait rebrasser la langue et réaliser d'inouïs alliages entre les mots déshérités de la langue populaire et les tours les plus fins, les inventions les plus éclatantes, des métaphores fraîches et hardies qui témoignent de l'avidité culturelle de l'auteur, tant littéraire que scientifique. L'ensemble des langages qui sollicitent la conscience d'un jeune esprit libre québécois, ouvert à tout le présent du monde et des discours susceptibles de le penser, forme la toile de fond de ce livre passé malheureusement inaperçu au moment de sa parution, et qui mériterait d'être un livre-culte, à défaut de devenir le best-seller qu'il mérite de n'être pas.



Nouveautés 2000-2001

LES DÉTOURS DU DESTIN



Les détours du destin

Jean Bâcle

Ils venaient au Canada pour faire fortune, et ils se sont retrouvés sur un lopin de terre au bout du monde. Relaté avec beaucoup d'humour et d'humilité, ce récit plein de tendresse vous fera découvrir la passion de Julien et Virginie.

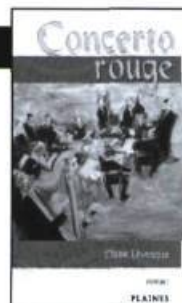
496 pages 24,95 \$

Concerto rouge

Claire Lévesque

Un pianiste de renommée internationale, vit une passionnante relation amoureuse avec Mélissa. Il sera assassiné en plein récital, pourquoi, par qui ? Concerto rouge, une histoire d'amour sur fond de polar.

184 pages 15,95 \$



Lettres à Marie



Lettres à Marie

Daniel Mathieu

Récit du premier amour, celui qui vous hante pour la vie. C'est aussi la découverte qu'un événement inattendu peut changer notre vie !

352 pages 20,95 \$

Des toquades d'homme

Jean-Yves Bernier

Finalment des fables et des contes fantaisistes qui nous parlent du 20^e siècle. Une lecture agréable, humoristique et parfois piquante !

166 pages 14,95 \$



MAL DE MÈRE



Mal de mère

Claire Lévesque

Voici l'histoire d'un amour exclusif, d'un amour dévorant d'une mère pour son enfant.

189 pages 20,95 \$

Disponibles chez votre libraire

www.plaines.mb.ca



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

PLAINES